

Une empreinte Floriane Gitenay

« *Tout ceci n'est peut-être qu'une illusion mais je ne puis mettre en doute ce que j'ai ressenti. Le souvenir aussi est une expérience* ». Dans *La Honte*, Annie Ernaux cite cette phrase de Shōhei Ōoka.

Il m'est impossible de revoir l'œuvre sur laquelle j'écris, *Straight and narrow*, de Tony et Beverly Conrad. Elle ne m'est accessible que par le souvenir.

Je vois le souvenir comme une trace, l'empreinte des moments vécus dans la mémoire. Tout souvenir est peut-être fantomatique, portant en lui une part de vide et de rêve. Et comme la réalité du moment présent, aussitôt vécue, est perdue, il ne reste que cela, cette empreinte avec son vide et son rêve. Elle est peut-être plus forte que la réalité crue du moment présent, désormais passé, inatteignable.

Ecrire un souvenir, c'est transcrire l'empreinte, la faire revivre, la rendre visible à l'autre.

Straight and narrow a été une expérience. J'ai vécu plus que je n'ai contemplé.

Il n'est pas suffisant de décrire *Straight and narrow* ou de l'analyser. Le meilleur moyen pour en rendre compte, c'est de me raconter, d'aller chercher le souvenir dans ma mémoire, de déployer le détail, comme le fait Annie Ernaux dans ses livres.

L'œuvre m'a modifié. Je dois me replonger dans ces états successifs, avant, pendant, après, pour raconter cela, ce glissement, cet effet de l'œuvre sur moi.

L'une des raisons pour lesquelles j'aime l'œuvre d'Annie Ernaux est la simplicité et la limpidité de son écriture. Sa justesse.

Une écriture blanche.

Des quatre films qui utilisent la technique du clignotement projetés ce jour-là, seuls ceux de Tony et Beverly Conrad sont en noir et blanc.

Ce sont aussi les plus simples, les plus minimalistes.

Le titre, *Straight and narrow*, contient toute l'œuvre. Des bandes qui clignent, noir sur blanc, blanc sur noir.

Elle surgit sans prévenir, lors d'un rendez-vous que je n'avais pas pris. Elle surgit sans heurts, dans la pénombre chaude d'une salle de cinéma un après-midi d'hiver.

Ça avait été un début de journée très doux et assez heureux. Je me souviens de rires, du soleil par la fenêtre, du moelleux du lit. De cette torpeur douce dans laquelle j'aurais pu m'enfoncer tout le reste de la journée.

La rencontre vient d'un immense pourquoi pas, du vide d'un après-midi.

Et puis je suis là. Je suis là et je regarde l'écran. Il suffit de quelques secondes pour que je sois happée.

Du ce simple clignotement de bandes noires et blanches il naît tant, des formes et des pensées, qui bouillonnent et s'évaporent, et laissent place à d'autres.

Plus on regarde et plus on sent.

Le film enferme dans un tête à tête étrange, se resserre tout doucement. Les pensées tissent leur toile.

Le bruit mécanique de la bobine accompagne les mouvements sur l'écran.

Je me sens dans un état second, entre fascination et sérénité.

Comme les derniers instants qui précèdent le sommeil, lorsque la conscience se relâche et que l'esprit s'évade.

Je suis attentive à ce qui se passe en moi, aux contorsions de mon

Le regard est happé par ce clignotement. En occupant les sens, en jouant avec, l'œuvre dénoue la conscience, libère l'esprit.

Le rythme change, doucement, pour que le regard ne s'habitue pas, que le cerveau ne revienne pas combler le vide par de la pensée consciente.

Je crois que j'ai pu vivre cette expérience d'une manière aussi intense car je l'ai accepté, j'ai accepté de la vivre en laissant tout le reste de côté. Je me suis ouverte.

Une idée revient, lorsque je réfléchis à ma rencontre avec l'œuvre, celle que je n'aurais pas « dû » être là. L'idée, incroyablement forte et violente, de devoir, presque de destin. Comme si cette rencontre relevait d'une aberration, que j'entrais dans un monde qui n'était pas le mien.

Cette peur mêlée de rejet que j'avais en lisant « cinéma expérimental » sur la brochure de présentation. Je crois qu'elle vient du milieu dans lequel j'ai grandi. C'est l'ironie de mes parents et mon frère dans un musée d'art contemporain. C'est leur côté pratique, ancré dans le monde. C'est comme un héritage, qui me pousse à voir les choses à travers leur regard, à toujours interroger ce que j'écris, à écrire pour d'autres, pour eux.

Mais cela m'entraîne aussi à rejeter tout ce qui n'est pas compréhensible, intelligible, qui ne fait pas sens. Un héritage à double tranchant.

L'œuvre me faisait peur. J'étais persuadée que je n'allais pas comprendre et pas aimer. Qu'il n'y aurait pas de connexion, que rien ne serait naturel.

Cette rencontre a été quelque chose qui s'est ouvert, une faille dans mes certitudes. Je suis tombée dans l'œuvre. Elle m'a marquée aussi fortement car ce que je ressentais se doublait de surprise, de la conscience de la beauté de ce rendez-vous imprévu, d'un émerveillement.

esprit libre.

Plus je regarde et plus je glisse et pars, dans le confort de la pénombre chaude.

En sortant, je flotte. Le ciel a des couleurs intenses, roses et bleues, et quelque chose emplît ma gorge, de l'émotion.

Je pose sur les choses et les gens un regard différent, épaissi d'une sensibilité supplémentaire.

Je me sens comme liée à tout, incrustée dans le monde. Comme si je m'installais un peu plus dans le décor qui m'entoure.

Tout me semble intense, plus brillant, mes yeux, ma pensée, fonctionnent avec une acuité nouvelle.

Tout m'intéresse et tout m'émeut.

Je me sens vivante.